



# F O N T A I N E S

## D E

# B R O C E L I A N D E

DIRECTEUR  
RONAN FICHERY  
DRUIDE ABROC'H-HELL

ARTISTIQUES

LITTERAIRES

TOURISTIQUES

REDACTION-ADMINISTRATION: 54 RUE POUILLAIN-DUPARC RENNES TÉL. 40-76-45  
C.C.P. RENNES 1158-96 ABONNEMENT 5 NF.

**L'ENCHANTEUR MERLIN NOUS ECRIT:**

## AUX FONTAINES DE BROCELIANDE

Mon cher Directeur,

L'automne dépouille lentement les chênes de la forêt. Les feuilles jaunies commencent à recouvrir mon perron. Mais parmi celles-ci j'ai trouvé un abondant courrier qui fait suite à la communication que je vous avait faite, et voici que je me vois dans l'obligation, à nouveau de sortir de ma retraite et de solliciter la léc Viviane de compléter mes réflexions, ce qu'elle m'accorde bien volontiers.

Tout d'abord, je dois vous dire que pour l'affaire d'OUEST-ECLAIR, j'ai reçu la lettre qui suit:

OUEST-FRANCE  
RENNES  
DIRECTION

8 novembre 1960

Monsieur le Directeur,

J'ai été mis en cause dans le numéro de "Fontaines de Brocéliande" portant la date du troisième trimestre 1960, première page, deuxième colonne, dans les lignes suivantes:

"...Une bonne tutelle quand même, quand on vit  
" P.H.D. recevoir des Allemands en juin 1940 au cri de "Je  
" vous attendais, Messieurs", et toucher par la suite dans sa  
" retraite d'Erquy du bon roi Arthur de confortables mens-  
" sualités assurées par le truchement du dévoué Aubrée."

1°) Ce n'est pas lors de l'arrivée des Allemands, en juin 1940, que je leur ai dit: "Je vous attendais, Messieurs", c'est lorsque la Gestapo est venue m'arrêter à Saint-Pabu, par Erquy, le 16 mai 1943.

Lors de l'arrivée des Allemands à Rennes en Juin 1940, j'ai tout fait, au contraire, pour empêcher la parution du journal "Ouest-Eclair" dont j'étais le secrétaire général. Je fus ainsi, selon les dires d'un officier allemand, le capitaine Witwer, un des premiers, et peut-être le premier Rennais, inscrit sur les listes de la Gestapo...

2°) Quant aux "confortables mensualités" dont il s'agit, elles sont une pure et mensongère invention, et vous en aurez la confirmation auprès de la personne que vous avez citée et qui était alors à la direction du journal "Ouest-Eclair".

Vous avez été induit en erreur et, vous sachant de bonne foi, je vous demande, sans user des procédures habituelles, de bien vouloir insérer cette mise au point. Je m'en remets à votre loyauté et à votre sens de l'honneur.

Veuillez agréer, etc...

signé: Paul HUTIN DESGREES

Il est un fait avéré que le 18 juin 1940, les Allemands faisaient irruption dans notre capitale bretonne. Un bombardement sévère exécuté par les Stukas avait causé la veille de

dommages à des dépôts d'essence, et tué près de 7 000 personnes en raison de la proximité de trains de réfugiés et de soldats anglais qui stationnaient près d'un train de munitions. C'était un immense désastre devant lequel chaque responsable avait quitté son poste et était en fuite devant l'envahisseur. Il se trouva qu'un seul soit resté en place, c'était le Secrétaire général de l'OUEST-ECLAIR. S'il a essayé d'empêcher la publication du journal, il a eu le mérite d'être resté à son poste et de tenir tête au vainqueur provisoire et ceci ne saurait être interprété d'une façon qui laisserait planer un doute sur ses intentions.

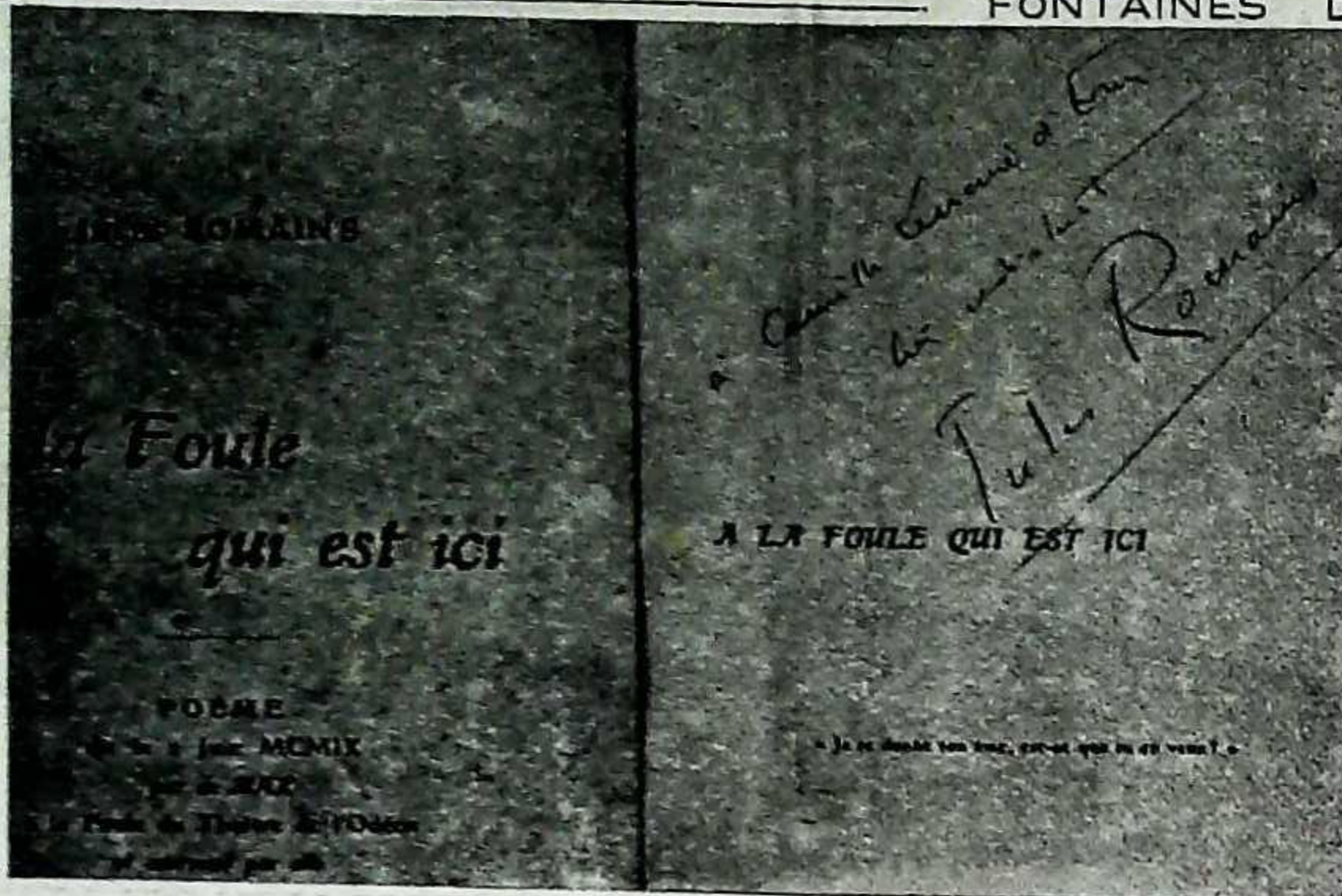
C'est une affaire qui regarde uniquement les parties en cause. Mais parmi l'important courrier que j'ai trouvé, je dois tout d'abord relever le poète breton Camille LE MERCIER D'ERM. Il m'a adressé la lettre suivante, indispensable à mon gré à la clarté générale:

Mon cher Enchanteur,

En lisant, sitôt reçu, votre communication au dernier numéro de "FONTAINES DE BROCELIANDE", je vais d'enchantements en enchantements. Du Pré-Botté à la rue aux Foulons, vous avez évoqué avec beaucoup de charme et de clairvoyance certaines figures pittoresques de l'avant-guerre et celles devenues prééminentes de notre bonne ville de Roazon... Et puis celles encore non moins savoureuses, du "Pan au pied fourchu" pour qui le KERMARKER du BARZAZ BREIZ est comme le Dieu de Voltaire ("Si Dieu n'existait pas, il il faudrait l'inventer")... et celles enfin de tels Romains de la décadence pour qui l'Autonomisme breton (qu'ils disent) a été lui, inventé aux temps heureux de la "Belle Epoque" par un "obscur poète", "trublion farfelu" d'une "équipée bouffonne"... Très amusant, en effet, comme vous l'avez pensé, pour l'anonyme "trublion, objet de cette diatribe, que vous voyez du coup, "Knok" (out). C'est le "triomphe de la Médecine" et du Dr FARIGOULE, lequel auteur trop oublié de la "VISION EXTRA-RETINIENNE", est décidément responsable des "visions" politiciennes de notre Illustre Jules. Ceci m'a donné l'occasion de retrouver, dans les profondeurs de ma bibliothèque, certains recueils de poésie, que le même ROMAINS, à ses débuts, dédicait "bien cordialement" au futur obscur "trublion" qu'il vitupère aujourd'hui si allègrement. Le document photographique ci-joint, témoigne comme vous le verrez, de cette vieille cordialité interpoétique, vieille de plus un demi-siècle... Moins vieille, en tout cas, que ce "burlesque autonomisme" que vous appelez, vous, plus exactement "patriotisme breton" et que, n'en déplaise à J.R., je suis bien loin d'avoir inventé, car il est en fait, quelque deux fois millénaire.

N'eus forz, araok atao ha kendalc'homp evit ar gwir hag evit Breizh. Kenavo, Kencil Ker, ha ganeoc'h a galon vad!

C. LE MERCIER D'ERM



D'autre part, je me suis vivement intéressé au FIGARO LITTÉRAIRE. j'aurais été heureux d'y trouver des nouvelles d'Andre BILLY. Mais ce Picard, vraisemblablement franc ripuaire, n'a pas encore donné signe de vie à propos de la fameuse thèse du "Pan Fourchu". Il se contente de digérer le prix que l'on vient de lui décerner pour son œuvre littéraire.

Mais, j'ai été fort intéressé par la réapparition du cher MAURIAC encore une fois photographié dans la nature à l'occasion de ses soixante quinze ans. J'admire, moi qui suis dans ma fontaine, ce goût persistant pour la nature et l'herbe fleurie, mais j'ai cherché en vain la boîte de singe qui avait autrefois fait mes délices. Il est vrai que maintenant les temps sont moins durs et qu'ils permettent plus de fantaisie. Nous pensons que le subtil Gascon doit dans ses landes favorites élever en mue de délicieux ortolans qui ont la couleur locale. Ceci est mieux et pourrait fort bien augurer de l'avenir.

Je vois que je suis très long aujourd'hui et que le metteur en page va me sanctionner. Cependant, je ne saurais passer sous silence les nombreuses lettres ou adhésions qui me sont parvenues des provinces françaises ou de l'étranger où l'ont conservé le goût de l'innéité en dehors de tout cartésianisme. Il n'y a pas de doute que nous ne soyons dans le vrai. J'aurai l'occasion de revenir sur ces marques de sympathie qui nous touchent plus que tout.

A Bientôt donc. Je suis avec passion vos efforts pour clari-

fier la situation équivoque que l'on a dressée. Surtout, ne vous laissez pas impressionner par la tentative d'empêcher la prochaine reprise de la publication de l'œuvre parfaite de PLANIOL et DURTELLE DE SAINT SAUVEUR, "Histoire des Institutions de la Bretagne, droit public et droit privé", que tous les érudits réclament à cor et à cris. Il va falloir que bientôt l'on se rende compte que l'on ne peut faire souffrir éternellement des gens qui attendent et qui se lassent d'être bernés continuellement. Je plains les acquéreurs abusés par de faux rapports. Lorsque j'évoque cette question, j'aperçois dans ma fontaine une figure au moins curieuse... J'aimerais avoir tous apaisements... C'est bien Monsieur le Lord Maire de RENNES, EXETER, ROCHESTER, LOUVAIN et autres lieux que j'aperçois dans mon miroir. N'a-t-il aucune responsabilité en tant que chef de l'Information dans toutes les histoires que l'on a montées dans ce Comité de Libération qui est à la base de ce qui est arrivé de fâcheux? En tout cas, le résultat déshonore le maire d'une grande ville qu'il est devenu depuis... J'aurai à cœur d'approfondir cette question et d'éclairer votre religion. J'ai appris des choses fort intéressantes à son sujet et je crois qu'il sera bon de vous en entretenir à nouveau.

De plus, en ce qui concerne le Gorsedd de St Malo et le fallacieux prétexte du fantôme de la pseudo église celtique, ces Messieurs du M.R.P. retardent énormément. Pourquoi invoquer une dissidence religieuse au moment de l'appel pour le congrès œcuménique, surtout après la visite à Rome de l'archevêque de Cantorbéry et les entretiens à suivre qui vont en résulter. Des cadeaux ont été échangés. Le mariage de S.M. la reine Elisabeth et du prince Philipp a été évoqué. N'oublions pas qu'ils sont membres de notre Gorsedd et font partie de notre fraternité interceltique.

La calomnie doit un jour prendre fin. Et la vérité éclater à la face du Monde! AR GWIR AN ENEB D'AR BED!

Je termine en faisant savoir à celui de nos collaborateurs qui a voulu nous imposer des vues strictement de mise à l'époque et qui a cru bon de nous désavouer. Nous ne fermons la porte à personne. Nous n'acceptons pas de vues erronées. Et nous n'avons pas personnellement répondu, car chacun chez nous est libre de ses opinions.

A bientôt donc, je crois que le temps est fertile en miracles; d'ici là, j'aurai encore celui de me manifester.

L'enchanteur MERLIN

## POEMES

DE DENISE DEFFAINS

Extraits du volume à paraître prochainement, préfacé par André Delaume, Lauréat de l'Académie Française

### MOM AMOUR

**P**OUR toi mon amour est un fais de soupirs,  
Bouquet flamboyant d'espoirs et de désirs,  
Une source claire, une rumeur profonde...  
Mon amour pour toi c'est tout le poids du monde.

Mon amour pour toi c'est l'éclat du métal,  
C'est le feu, le vent, c'est l'élément fatal  
D'un orage au cœur d'un océan d'écume...  
C'est ma chair, aussi, quittant son amertume.

### COUP DE Foudre

**U**N éclair de désir a dansé dans mon cœur  
Quand tu m'as regardée,  
Et sous tes yeux brillant d'une sombre lueur  
Je me suis éveillée.

Je brûlais, je tremblais et tu ne disais rien  
Mais l'écho de ta joie  
En moi vivait déjà... Je me trouvais si bien  
De me sentir ta proie!

Et j'écoutais ton souffle. Au-delà de ma peur  
Se mouvaient des vertiges,  
Et l'ombre de la nuit enveloppait le malheur,  
T'ornait de ses prestiges.

La fraîcheur de ta bouche était comme un métal

Aiguise de lumière,  
L'aube glaçait tes mains d'un parfum baptismal  
Et ta nature fière,

Comme une flamme errant au sommet de mes nuits,  
Captivait mon attente...  
L'ample voix de l'orage en moi gronde sans bruits,  
Très cruelle et très lente.

### FIDELITE A L'ABSENT

**V**OUS que j'ai tant aimé lorsque les heures douces  
Ne résonnaient en moi qu'en me faisant pleurer,  
Vous que j'ai tant aimé sans chercher ce qui pousse  
Un cœur à s'éveiller, une âme à se donner,

Vous ne saurez jamais la torturante ivresse  
Allumée en mon cœur par les plus fous désirs,  
Vous ne saurez jamais l'incroyable tendresse  
Qui me faisaient aimer vos plus humbles plaisirs...

Je n'ai plus de regrets car je n'ai plus de larmes,  
Je suis un feu qui brûle et sans me consumer;  
Il brille tout l'hiver et tient mon cœur en armes,  
Quelle force saurait, sans mort, le désarmer?

T'aimerais-je d'amour si je n'étais blessée?  
(De quel enfer s'enfère le plus doux bonheur!)  
T'aimerais-je toujours si tu n'avais aimée,  
Aujourd'hui quelle source abreuverait mon cœur?!

# LES ROMANTIQUES

O U

## DU PARADOXE CHEZ LE COMEDIEN

par Denise DEFFAINS

A Marcel Lupovici.

Personnages:

GILLES- Comédien, environ 40 ans, époux de Pascale.

PASCALE- Sans profession, environ 25 ans, épouse de Gilles.

ANDRÉ- Comédien débutant, environ 25 ans, ami de Gilles.

Une salle de séjour moderne, faisant d'un côté salle à manger, de l'autre: studio.

La pièce, assez grande, peut se séparer en deux parties bien distinctes, au moyen d'une cloison vitrée coulissante.

Deux portes, au fond de la scène, donnant, l'une sur une salle d'eau, l'autre sur un palier d'immeuble. On aperçoit par cette dernière, lorsqu'elle est ouverte, la rampe d'un escalier qui monte vers les étages supérieurs.

Aux murs: des masques. Beaucoup de fleurs. Au dessus d'une cheminée: un miroir. Au fond du studio, près du divan, une immense glace murale reflétant toute la pièce. Presque au premier plan: un paravent.

\*\*\*

SCÈNE I

GILLES —Et si je n'étais pas ce que je suis, m'aimerais-tu quand même?

PASCALE —Si tu n'étais pas un artiste?

GILLES —C'est cela.

PASCALE —Mais bien sûr!

GILLES —Comment le sais-tu?

PASCALE —Je ne le sais pas, je le sens.

GILLES —Parce que tu m'aimes! Mais si tu ne m'aimais pas?

PASCALE —Mais je t'aimes, Gilles!

GILLES —Nous n'en sortirons jamais! Naturellement, tu m'aimes! Ou plutôt non: je devrais dire que tu m'aimes "surnaturellement"

PASCALE —Surnaturellement?

GILLES —Ce n'est pas moi que tu aimes c'est un fantôme, un spectre né de ton imagination!

PASCALE (indignée) —Gilles, tu n'as pas le droit de dire cela!

GILLES —Pourquoi, n'est-ce pas pourtant la vérité?

PASCALE —Non, c'est toi que j'aime, toi seul!

GILLES —Oui, moi... et les autres.

PASCALE —Quels autres?

GILLES —Tous ceux que je promène avec moi: Rodrigue, Chatterton, Hamlet, Lorenzaccio!

PASCALE —Tu es fou!

GILLES —Oui, fou de toi, Pascale!

PASCALE —Et tu es jaloux d'eux! Est-ce ma faute si tu es comédien, si je dois vivre autant avec eux qu'avec toi?

GILLES —Je ne te le fais pas dire!

PASCALE —Comment peux-tu me parler ainsi; ils sont plus en toi que moi-même, et pourtant, moi, je me tais, je ne me plains pas.

GILLES —Non, car tu les aimes, tu les écoutes!

PASCALE —Parce qu'ils me parlent par ta bouche, avec ta voix!

GILLES —Mais moi aussi je parle par ma bouche!

PASCALE —Je t'écoute, Gilles!

GILLES —Oui, mais tu ne m'entends pas. M'aimes-tu vraiment? M'as-tu jamais aimé?

PASCALE —Gilles, pourquoi douter encore! Quelle nouvelle preuve puis-je t'offrir?

GILLES —Aucune!

PASCALE —C'est vrai, je t'ai tout donné. Que pourrais-je alors faire pour toi!

GILLES —Tu n'as plus rien à me sacrifier.

PASCALE —Tais-toi, ne dis pas ce mot-là! Crois-tu que je me sois sacrifiée pour toi? non! l'amour se passe de sacrifice, il veut des échanges, seulement des échanges... c'est quand il meurt qu'il veut des sacrifices.

GILLES —Comment sais-tu tout cela, ma petite fille?

PASCALE —C'est que je t'aime, que tu m'aimes!

GILLES —Comment peux-tu être aussi sûre de moi?

PASCALE —Je lis dans tes yeux, sur ta bouche.

GILLES —Oui, tu es femme... Mais moi, parfois, je me perds dans ton regard, dans ton sourire...

PASCALE —Il ne faut pas... Tout est clair en moi!

GILLES —Alors... me diras-tu pourquoi tu m'aimes?

PASCALE —Je ne sais, je t'aime, c'est tout.

GILLES —Mais tu as bien une raison pour m'aimer?

PASCALE —L'amour n'a pas besoin de raison, ni pour commencer, ni pour finir... Non, je ne sais pas.

GILLES —Essaie, cherche encore...

PASCALE —Mais non, je l'ignore... Mais toi, pourquoi m'aimes-tu?

GILLES —Parce que tu es toi. Pour ta beauté, pour ton rire, ta voix, tes cheveux... pour ta douceur, pour ta...

PASCALE (l'interrompant) —Que tu es drôle! On dirait que tu récites un rôle, une réplique familière...

GILLES —C'est parce que je me suis souvent posé cette question, vois-tu, et que la réponse est prête dans ma mémoire comme elle devrait être prête dans la tienne.

PASCALE —Tu sais que je n'ai pas souvenance des rôles. je ne suis pas une bonne comédienne!

GILLES (vexé) —Dis tout de suite que Je te joue la comédie!

PASCALE (malicieuse) —Pourquoi pas, tu m'accuses bien d'être amoureuse de Rodrigue, Chatterton, Hamlet et Lorenzaccio!

GILLES (amer) —Comme tu as bien retenu leurs noms! Comme tes yeux brillent quand tu penses à eux! Es-tu sûre de n'en oublier aucun?

PASCALE —Ah! oui. Othello!

GILLES —Tu aimerais sans doute être étranglée par lui, dans ton lit? Ce serait romantique!

PASCALE (provocante) —Pourquoi pas?... Et qui jouerait le rôle de Cassio?

GILLES (mi-menaçant, mi-amusé) —Moi! Je me sens apte à jouer tous les rôles ce soir!

PASCALE —Moi pas! Je suis fatiguée. Bonne nuit Othello! Bonne nuit Cassio!..

(A chaque salutation, elle esquisse une révérence. Elle sort.)

GILLES (attendri) —Bonne nuit, Desdémone!..

(Pascale revenant et passant sa tête par la porte entre-baillée:)

PASCALE —Ah! J'oubliais...

GILLES (reprenant une attitude digne) —Quoi donc?

PASCALE —J'aime aussi beaucoup Don Juan!

(Elle s'éloigne en éclatant de rire, poursuivie par Gilles feignant la colère.)

\*\*\*

SCÈNE II

Quelques minutes plus tard. Même décor. Au fond de la scène Gilles en costume d'Hamlet répète face à la glace. On l'aperçoit à travers la cloison vitrée, mais on n'entend aucune de ses paroles. Pascale, en déshabillé, entre, s'assoit et contemple fixement sa mimique. Soudain on sonne à la porte d'entrée. Elle sursaute et se lève pour aller ouvrir. Arrivée à la porte, elle se retourne et regarde Gilles.

PASCALE —Il n'a même pas tressailli. Elle ouvre la porte. Parait un jeune homme vêtu de noir. Il traverse la pièce d'un pas hésitant et va s'asseoir sur le divan. Pascale le rejoint.

PASCALE —Vous prendrez bien quelque chose... une glace, une limonade?..

ANDRÉ —Non, merci. Je dois faire attention à ma voix.

PASCALE —Ah! c'est vrai. C'est demain que vous débutez!

ANDRÉ —Oui, demain.

PASCALE —Vous avez le trac?

ANDRÉ —Oui, terriblement.

PASCALE —Je vous admire, André.

ANDRÉ — Parce que j'ai peur!

PASCALE — Parce que vous osez l'avouer. Mon mari n'avoue

ces choses là.  
**ANDRÉ** — C'est un homme.  
**PASCALÉ** (*comme pour elle même*) — Oui, il est très fort... trop fort...  
**ANDRÉ** (*amèrement*) — C'est vrai.  
**PASCALÉ** (*enthousiaste soudain*) Regardez-le. N'est-il pas magnifique? Il se confond entièrement avec le personnage!  
**ANDRÉ** — Il est beau.  
**PASCALÉ** — Oui, et pourtant il est inquiet. Voilà plus d'une demi-heure qu'il se demande s'il doit mourir ou dormir. Pour ma part, j'ai bien envie de l'envoyer au lit. (*Elle rit.*)  
**ANDRÉ** — C'est vrai, il est très tard et je suis indiscret de venir à cette heure... Je vous dérange...  
**PASCALÉ** (*l'interrompant*) — Mais non, restez André. J'étais inoccupée, je le regardais travailler.  
**ANDRÉ** (*se rasseyant*) — Vraiment?  
**PASCALÉ** — Oui, et plus je le fixais, plus je le trouvais étranger à moi-même, plus je me sentais différente de la femme qu'il aime...  
**ANDRÉ** (*surpris*) — Voulez-vous dire que vous vous éloignez de lui?  
**PASCALÉ** (*se détournant*) — Oui, c'est cela. C'est la première fois qu'une telle chose m'arrive. Je ne sais plus comment me retrouver.  
**ANDRÉ** — Il ne faut pas se chercher. Celui qui se cherche se perd.  
**PASCALÉ** — Alors, que faut-il faire?  
**ANDRÉ** — Chercher le cœur des autres.  
**PASCALÉ** — Le cœur de Gilles?  
**ANDRÉ** (*se levant*) Sans doute...  
**PASCALÉ** — Mais il n'est jamais seul, jamais lui-même quand il parle. Il y a tant d'ombres en lui qui cherchent à se faire entendre!  
**ANDRÉ** — Est-ce que vous ne l'aimez plus?.. Je veux dire, n'êtes-vous plus sûre de lui?  
**PASCALÉ** — De lui? Oh! si. Mais de moi...  
**ANDRÉ** — Que vous arrive-il? Vous vous aimiez tant!..  
**PASCALÉ** — Oui, mais même dans les ménages modèles il y a des choses dont on ne doit pas parler, qui entraînent trop loin... Il faut éviter certaines questions trop précises...  
**ANDRÉ** — C'est un peu comme de prononcer le mot "corde".  
**PASCALÉ** — C'est cela même. Vous avez compris. Nous avons prononcé le mot défendu, nous avons appelé la corde, nous l'avons tendue, et maintenant nous sommes deux funambules au-delà de nos rêves, de nos illusions...  
**ANDRÉ** — Ne regardez pas en bas. Le vertige est une fleur qu'il faut respirer par la racine...  
**PASCALÉ** — Son parfum est insoutenable. Je préfère encore les bouquets d'Ophélie.  
**ANDRÉ** — La tendre, la douce Ophélie?  
**PASCALÉ** — L'heureuse Ophélie!  
**ANDRÉ** — Elle n'est pas si heureuse que cela: L'homme qu'elle aime la dédaigne, il devient fou...  
**PASCALÉ** — Oui, mais elle l'aime, elle est sûre de son cœur, et cela seul compte. Jamais elle ne sera complètement séparée d'Hamlet. La même folie les rapproche, la mort les réunit. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus logique?  
**ANDRÉ** — La logique de l'amour me dépasse!.. Celle des femmes aussi. Je préfère celle du théâtre: le rideau se lève et on a peur, le rideau se baisse et on est heureux.  
**PASCALÉ** (*moqueuse*) — Heureux, même quand la pièce est un "four" complet?  
**ANDRÉ** — Oui, trop content d'échapper aux huées du public. Voyez comme la différence est grande; en amour c'est tout le contraire: le rideau se lève et on est heureux; il se baisse et l'on a peur.  
**PASCALÉ** (*assombrie*) — Au moins il n'y a pas les huées.  
**ANDRÉ** — Si, il y en a; le plus terrible est qu'on ne comprend pas ce qu'elles disent. Longtemps après le jeu on se demande encore pourquoi on a perdu.  
**PASCALÉ** (*bouleversée*) — Oh! taisez-vous André. Vous m'effrayez.  
**ANDRÉ** — Pardonnez-moi. Il m'arrive souvent de dire les pires bêtises.  
**PASCALÉ** — Vous parlez comme Lorenzaccio; votre sagesse, comme la sienne, fait frissonner.  
**ANDRÉ** (*s'efforçant d'être gai*) — Je voudrais savoir vous amuser, Pascale. Fantasio me prêterait-il sa gentillesse, sa verve spirituelle?  
**PASCALÉ** (*subitement irritée*) — Pourquoi ces emprunts, ne pouvez-vous donc être simplement vous-même!

**ANDRÉ** (*humblement*) — C'est que je ne sais pas rire seul. Sans Musset, je suis un chanteur qui a perdu son diapason.  
**PASCALÉ** — Comme tout cela est horrible! Une drogue, une drogue, voilà ce qu'est votre comédie. Vous n'êtes vous-même que lorsque vous jouez; sans votre texte vous êtes perdus. Mais ne savez-vous plus improviser?..  
**ANDRÉ** (*blessé*) — Pascale!  
**PASCALÉ** — Ah! vous êtes bien tous les mêmes. Lui non plus il n'est pas sincère: quand il rit, il joue... quand il chante, quand il parle: il joue...  
**ANDRÉ** (*révolté*) — Ce n'est pas vrai!  
**PASCALÉ** — Je vous le dis, il ne pourrait pas prononcer: "Je l'aime" sans que dans son regard ne vienne briller la flamme de Roméo. Vous non plus, vous ne pourriez pas, vous non plus!.. (*Elle tombe à genoux et sanglote nerveusement. André aussitôt se jette à genoux devant elle.*)  
**ANDRÉ** (*bouleversé*) — Pascale, je vous aime.

\* \* \*

## SCÈNE III

Même décor. André et Pascale agenouillés. Derrière la vitre, Gilles achève une mimique puis, traversant la pièce, il ouvre la porte et, nullement surpris, s'avance en récitant.  
**GILLES** (*lisant*) — "Ainsi empêtré dans leur guet-apens, je n'aurais pas eu le temps de deviner le prologue qu'ils auraient déjà commencé la pièce...  
*(Il s'interrompt, apercevant Pascale et André toujours agenouillés)*  
**GILLES** — Pascale, André, quel rôle répétez-vous donc?  
**PASCALÉ** — Nous ne jouons pas, nous parlions.  
**GILLES** — A genoux?  
**ANDRÉ** (*le bravant*) — C'est une posture qui convient très bien à certaines situations.  
**GILLES** (*distrain*) — M. de Musset aux pieds de son héroïne... Allons. Monsieur, relevez-vous et reprenez votre réplique.  
**PASCALÉ** — Nous ne jouons pas, te dis-je. Nous nous aimons.  
**ANDRÉ** — Pascale!  
**GILLES** — Tu l'aimes?  
**PASCALÉ** — Oui.  
**GILLES** (*douloureusement surpris*) — Tu l'aimes, lui?!  
**PASCALÉ** (*avec orgueil*) — Pourquoi pas?  
**ANDRÉ** (*vexé*) — Oui, pourquoi pas?!  
**GILLES** (*raillant amèrement*) — Juliette amoureux de Mercutio? Desdémone amoureux de Cassio? Quelle risée!  
**PASCALÉ** — Si tu veux parler théâtre ne mélange pas les rôles, veux-tu. Je suis Pascale et il est André.  
**GILLES** (*raillant*) — Et je suis Gilles! (*sérieux*) Ah! ça, mais quelle farce ne jouez-vous là, tous les deux?  
**PASCALÉ** — Ce n'est pas une farce, pas encore. Pour l'instant, c'est le vaudeville.  
**GILLES** — Le mari, la femme et l'amant.  
**ANDRÉ** — Le mari, la femme et... la mort.  
**GILLES** (*féroce*) — Tiens, tiens! Cela me rappelle quelque chose...  
**PASCALÉ** (*à part*) Le diable s'annonce.  
**GILLES** (*à Pascale*) — C'est là que je retourne la situation. Tu serais trop contente si je criais, si nous nous battions! Ton goût du tragique, du funèbre serait satisfait!  
**PASCALÉ** — Que fais-tu, alors?  
**GILLES** — Je ris, car tu ne l'aimes pas plus que tu ne m'aimes, moi.  
**PASCALÉ** (*impressionnée*) — Tu crois?  
**GILLES** (*supérieur*) — Vois comme la vérité se fait jour tout à coup en toi. Tu n'aimes pas André, tu aimes ses genoux. S'il était debout tu l'aimerais déjà beaucoup moins.  
**PASCALÉ** (*rageuse*) Et couché?  
**GILLES** — Les héros ne se couchent jamais, Pascale. Ils dorment sur leurs socles.  
**PASCALÉ** (*calmée*) — Ta lucidité m'étonne.  
**GILLES** — Toi aussi, tu m'étonnes. Aurais-tu perdu toute dignité?  
**PASCALÉ** (*montrant André à ses pieds*) — Et lui, que crois-tu qu'il fasse?  
**GILLES** — Il a vu tomber ta pudeur, et il la ramasse de peur qu'on ne voie le rouge de ses joues. Voilà qu'il n'est plus un héros...  
**PASCALÉ** (*vivement*) — Et pourquoi?  
**ANDRÉ** (*relevant la tête*) — Les héros palissent et les hommes rougissent, c'est beaucoup moins élégant. (*Il se relève*) Les

héros demeurent pour la bataille, les hommes fuient.  
(il marche vers la sortie.)

PASCALE — Où allez-vous? Que faites-vous?!

GILLES — Il t'abandonne.

PASCALE — Attendez!

GILLES — Restez!

ANDRE — Enfin un sujet sur lequel vous êtes d'accord!

GILLES (à part) — Lorenzaccio prend de l'insolence! (jouant à nouveau) "Anges, ministres de grâce, défendez-nous! Qui que tu sois, esprit salutaire ou lutin damné; que tu apportes avec toi les brises du ciel ou les rafales de l'enfer; que tes intentions soient perverses ou charitables; tu te présentes sous une forme si provocante que je veux te parler."

ANDRE (jouant également sur le même ton absent) — "Je ne vous voyais pas, excusez-moi, j'avais le soleil dans les yeux, mais vous avez un bon visage et votre habit me paraît tout neuf."

GILLES (jouant toujours) — Ou veux tu me conduire? Parle, je n'irai pas plus loin.

ANDRE (à présent lucide, regardant Pascale) — Pauvre Ophélie, la voilà qui hésite entre son bel amour et le ruisseau de la prairie!..

GILLES (sortant de son rêve) — Ce n'est plus un ruisseau, c'est un égoût dont les miasmes mortels cernent mon cerveau...

PASCALE (à part) — Mais ils jouent tous les deux! Ils me donnent la comédie, ils se la donnent à eux-mêmes!.. (criant:) Gilles, André!

GILLES (tendu) — Qui appelles-tu à ton secours, Pascale? Hamlet, Lorenzo?

PASCALE (éperdue) — Toi, c'est toi que j'appelle, mon amour...

GILLES (cruel) — Quel amour, ma petite? Précise.

PASCALE (pleurant) — Toi, Gilles!

GILLES — Moi, en es-tu sûre? N'est-ce pas plutôt André? Je croyais t'avoir entendu dire que tu l'aimais...

PASCALE — C'est vrai... Je ne sais plus... Quelle importance... Je t'aime, je l'aime, n'est-ce pas clair?!

ANDRE — On ne peut plus clair. Bonsoir!

PASCALE — André, si vous partez je fais un malheur!

ANDRE — Que les femmes sont compliquées! Qu'elles manquent de résignation!..

PASCALE — De quelle résignation voulez-vous parler?

GILLES — Tu dois te résigner à nous aimer tous les deux, ma Pascale. Tu ne seras heureuse qu'à ce prix.

PASCALE (se jetant dans les bras de Gilles) — Protège-moi. J'ai peur.

ANDRE — Peur de quoi?

PASCALE — De tout.

GILLES — Peur de sa folie, de la nôtre qui n'est pas moins immense...

ANDRE — Je sais. Vous êtes trop pur ou plutôt trop ingénument pervers. Moi, je commence seulement à entrevoir la vérité.

ANDRE (amer) — Je vous admire.

GILLES (mystérieux) — Ce soir la vérité n'est pas toute nue. Elle porte un costume.

PASCALE et ANDRE — Un costume?!

GILLES — Oui, celui-ci. (Il montre son propre travesti)

PASCALE et ANDRE (se regardant) — Il est fou!

(Gilles entraîne André derrière la porte vitrée. Pascale, restée seule s'effondre sur le divan.)

\*\*\*

SCÈNE IV

Même décor. Même situation. Gilles ouvre la porte et rejoint Pascale. Il a tiré son costume de scène. Mais voici qu'un autre Hamlet se devine au-delà de la porte transparente, c'est André qui a revêtu le costume de Gilles. Surprise, Pascale se dresse.

PASCALE — Qu'est-ce que c'est?

GILLES (légèrement) — Ne crains rien, c'est André.

PASCALE — Mais il porte ton costume!

GILLES — Non, le costume d'Hamlet.

PASCALE — C'est la même chose.

GILLES — Crois-tu? Regarde.

André commence à mimer la même scène que jouait Gilles au

debut de la scène II. Saisie, Pascale s'est immobilisée et le regarde intensément.

GILLES (attentif) — Comment le trouves-tu?

PASCALE (se reprenant) — Il est gentil.

GILLES — C'est tout?

PASCALE — Que veux-tu que je te dise?!

GILLES (sévère) — Tu n'es pas sincère, Pascale.

PASCALE (troublée) — Il est... différent.

GILLES — L'aimes-tu ainsi?

PASCALE — Oui... oui...

GILLES — Pourquoi hésites-tu? Qu'y a-t-il?

PASCALE (avec une violence soudaine) — Qu'il arrête, ce n'est pas cela!

GILLES — Pourquoi, c'est la même scène, il la joue bien, il n'a rien oublié! Cours donc le féliciter, va voir comme il est beau!

PASCALE (déchirée) — Tais-toi, tais-toi. Ne comprends-tu pas que je n'aime pas cet Hamlet?!

GILLES — Pourquoi? Hamlet est toujours Hamlet!

PASCALE (s'effondrant) — Ce n'est pas le mien. Le mien, c'est toi!

GILLES — Tu blasphèmes!

PASCALE — Non, c'est toi que j'aime et c'est ton rôle, ton costume. Pourquoi vouloir sans cesse séparer le sage du bouffon, le comédien du rôle qu'il joue? L'homme n'est vraiment lui-même que s'il est double, maintenant je le comprends. Vas, arrête-le!

GILLES (deroute marchant vers la porte) — Non, je lui dirai de jouer autrement, d'être comme moi.

PASCALE (le rattrapant et lui barrant le passage) — Inutile. Il ne saurait pas. Il faudrait qu'il soit plus tendre, plus vulnérable, plus douloureux; et aussi plus noble, plus pur, plus viril!..

GILLES (émervillé) — Hamlet est-il tout cela?!

PASCALE (passionnément) — Tu l'es, et je ne veux pas qu'André te ressemble. Je veux que tu sois le seul à être ainsi, pour moi.

GILLES — Et Hamlet, qu'en fais-tu? Que lui laisses-tu?

PASCALE — Il a notre amour commun.

GILLES — C'est peu...

PASCALE — ...et c'est beaucoup!..

Ils s'embrassent. André s'esquive doucement et une porte claque malencontreusement derrière lui. Gilles et Pascale se séparent en souriant.

PASCALE — Qu'est-ce que c'est?

GILLES — C'est Hamlet qui s'éloigne.

PASCALE (souriante) — Pauvre Hamlet!

GILLES (tendrement) — Tu le regrettes?

PASCALE (amoureusement) — Non puisqu'il nous laisse enfin.

GILLES — Mais il était venu pour toi!

PASCALE — Crois-tu?

GILLES (rêveur) — Il devait te séduire, c'était son rôle. Et maintenant tu es là, toujours la même, et c'est moi qui suis changé, qui suis éclairé...

PASCALE (songeuse) — Je suis toujours la même...

GILLES (appelant) — Pascale!

PASCALE — Pourquoi est-il si lointain, tout à coup?

GILLES — Hamlet? il saura bien mourir tout seul.

PASCALE — Méchant!

GILLES — ...Et nous à dormir... N'est-ce pas mon ange?

Il la soulève et s'éloigne en la portant dans ses bras. De sa main pendante Pascale ramasse au passage, sur un meuble, les gants d'André et les contemple longuement, à l'insu de Gilles.

PASCALE (déjà lointaine) — That is the question!

DENISE DEFFAINS

L'APPEL

Mais bon sang,  
je la sens  
bruire sous mes pas  
la terre,  
et je l'aime.

Que vient alors  
cogner à mon réflexe  
le triple embrun du large?

GÉRARD LE GOUIC

## T R A D I T I O N DES HAUTS LIEUX CELTIQUES

PAR MICHEL DUVAL

**N**UL n'ignore l'attrait qu'exercèrent, tout au long des siècles, sur l'imagination des peuples de la péninsule, les cimes chauves des MENE.

C'est sur l'une d'entre elles que, dans l'esprit du chanteur de geste, se réfugie l'envahisseur païen aux abois que le Grand Empereur, par son courroux, n'hésite pas à poursuivre dans ses derniers retranchements, au plus profond des forêts de CORNOUAILLE.

"Droit au MENE s'en est AQUIN allé  
"C'est un chastel moult riche et assuré  
"Patens le firent de vieille antiquité  
"A belles salles, de foits murs quenelé  
"Ou il avoit jà aultrefois esté.."

C'est au sommet du MENEZ-HOM, qu'en compagnie de GUE-NOLE, GRADLON rend grâce à Dieu d'avoir survécu au déluge qui vient d'engloutir son ancienne capitale. A ses pieds plusieurs estuaires viennent d'être engloutis par les flots. Au fond de l'un d'entre eux repose sa fille DAHUT, l'infidèle. Saisi de frayeur, le premier roi breton fait don à son compagnon du promontoire qui domine l'anse de TIBIDY et de plusieurs territoires environnants. Longtemps la paroisse de DINEAULT, aux pieds du MENEZ HOM, revendiquera la prééminence exclusive de l'abbaye de LANDEVENNEC, qui, s'il faut en croire la tradition, serait contemporaine de la fondation des deux grands sanctuaires de La PALUD et de RUMENGOL.

"Ar Yed" (Adouci du breton "GED" Guet) tel est le vocable utilisé par les habitants de DINEAULT pour désigner le flanc septentrional du MENEZ-HOM, en pays ROURICK. Au temps des invasions normandes, ces hauteurs abritaient sans doute des postes de surveillance. Certaines d'entre elles conservent, en effet, les traces d'anciennes enceintes édifiées de main d'homme. Aux yeux des originaires, "Ar vur Rein", le glacis de pierres plates qui se dessine encore au Nord des parcelles de "Reun Vias", en PLOMODIERN revêt une onguine magique. Par quel miracle, ce grand appareil de pierres se serait-il dressé un beau matin, au milieu de la lande, là où la veille au soir, rien encore n'apparaissait sur les croupes dénudées du MENEZ?

Singulière odyssee que celle d'un peuple, fraîchement christianisé, qui retrouve sur le continent, au lendemain de son débarquement les formes d'une civilisation disparue, qui lui était déjà familière.

Voici que surgissent devant ces esprits mal assurés maints vestiges antérieurs à la TENE, qui n'ont cessé, depuis lors, de parler à leur imagination et à leur sensibilité.

Ceux qui explorent les flancs occidentaux du MENEZ-HOM, du côté d'ARGOL, y découvrent les traces de multiples tombelles proto celtiques (1200-800 av J.C.). Les instruments recueillis sur leur emplacement par M<sup>r</sup> HALNA du FRETAY (1892) le Dr VOURCH, et plusieurs habitants du pays, remontent pour la plupart aux derniers temps de l'âge du bronze. Dans cette très ancienne nécropole, baptisée "Stang an Essa" (La Vallée du prochain) les talus enfouis sous les brousses ont révélé le dessin de plusieurs rectangles de dimensions inégales, à proximité d'un petit tertre à contour nettement circulaire.

Ces lieux, aujourd'hui déshérités ont-ils été ignorés des Celtes venus, plus tard, repeupler, en ordre dispersé ces confins occidentaux? Il est difficile de le croire.

Aux premiers siècles du christianisme, combien de ces tertres devaient encore hanter les esprits! Eloignées des centres gallo-romains, longtemps les populations autochtones avaient stagné dans le paganisme. Lorsqu'au VII<sup>ème</sup> siècle, les Saxons font leur apparition sur nos côtes, les temps ne sont pas encore si éloignés où les derniers druides officiaient non loin de là, au pied du chêne sacré de TEUTANES, en lisière orientale de la forêt du CRANOU.

Les barques des pirates ont été aperçues au large d'OUSSAN où elles sont retranchées. Sitôt, les insulaires allument un grand feu qui est aperçu par les gens du CONQUET. Ces derniers signalent aussitôt le péril aux habitants de QUELERN dans la presqu'île du CROZON. "An tan an QUELERN", cette expression dans le langage des riverains de la baie de DOUARNENEZ est synonyme de danger immédiat. Le signal sera rapidement transmis au poste du MENEZ-HOM et de là sur les hauteurs de GOUAZEC qui dominent les bords de l'AULNE, dans le haut pays. Avant que les Normands

n'aient eu le temps de remonter le cours du fleuve, femmes, enfants et bestiaux, auront couru se réfugier sur les cimes, tandis que les hommes se regroupent non loin de là, pour courir sus à l'envahisseur.

Fortuitement réunis en ces hauts lieux et contraints d'y établir périodiquement leurs quartiers, les nouveaux occupants de la péninsule sont victimes de leurs frayeurs ancestrales. Ces pierres, ces tombes, si communes Outre-Manche ne leur sont point étrangères. N'ont-elles pas servi naguère de théâtre aux anciens sacrifices de leurs prêtres? Suljugés par le pressant message de ces tombes, les nouveaux venus fraîchement christianisés, ne seraient pas loin de leur attribuer un caractère maléfique. N'est-il pas légitime de se concilier l'âme des héros qui reposent sous ces monuments? Les "fylid" dépositaires des traditions des anciens druides savent qu'un sacrifice rituel est nécessaire pour sceller une alliance trop longtemps interrompue, et conjurer les méfaits du destin. Le nouveau clergé celtique saura se faire l'interprète de ces vœux salutaires.

\* \* \*

La paix revenue, le peuple breton ne tardera à retrouver le chemin des cimes. Cette fois, il ne sera plus guidé par la frayeur, mais bien par la joie de consacrer les retrouvailles. Se manifester périodiquement par de grands déploiements, tel sera désormais le vœu le plus cher des émigrés implantés à nouveau sur le continent.

Aux yeux de nos contemporains, il peut paraître étonnant que ces sommets dénudés aient joué dans la tradition celtique un rôle aussi déterminant. Celui qui parcourt aujourd'hui ces crêtes solitaires, oublie trop souvent que jusqu'à la fin du 3<sup>e</sup> siècle dernier elles étaient périodiquement envahies par une foule dense et colorée. Paysans et marchands venaient parfois de fort loin pour y échanger leurs produits. Naguère encore, les foires du MENEZ HOM étaient fort courues, au même titre que celles du MARCHALIACH, de MONTBRAN, du MENE-BRE, du MONT-DOL.

Avant que le régime seigneurial n'ait morcelé le sol, multipliant les points de vente à l'intérieur de la péninsule, la population se réunissait périodiquement sur certaines cimes pour y commercer. Un observateur attentif y décelerait les points géodésiques d'un système d'échange en faveur chez les Celtes, depuis leur arrivée en ARMORIQUE. En vérité, chacun trouvait là assez de denrées pour satisfaire longtemps à tous ses besoins. Les paysans, qui venaient de loin en loin pour y faire leurs achats, pouvaient y écouler une bonne part de leurs produits. Pares et étaux s'algebraient en plein vent; pendant plusieurs jours, ces hauts lieux se couvraient de campements de toile et une grande animation y régnait. Au reste de tels déploiements étaient bien dans le goût des Bretons. Chacun trouvait plaisir à ces manifestations bruyantes et collectives qui permettaient à tout un peuple de se populariser et en renouant périodiquement dans le souvenir de la geste de ses origines.

Les époques de ces rassemblements, au printemps et à l'automne, étaient commodes pour le cultivateur, dont elles rythmaient l'activité. En GOELLO, jadis, on payait ses fermages à la MONTBRAN, comme ailleurs à la St JEAN ou à la St MICHEL. En effet, ce n'est pas un des événements les moins dignes de remarque, de la christianisation de ces sites aux premiers siècles de la Bretagne Ducale.

Nous sommes mal renseignés sur la date de fondation des premiers sanctuaires sur les cimes du MENE, de l'ARRHEE et des Montagnes Noires. En plaine, il est aisé de rattacher les origines de certains marchés à la persistance de courants sur d'anciennes voies romaines (Chemin Chaussée en amont de St BRIEUC par exemple) ou à l'apparition de diverses forteresses (LAMBALLE au XI<sup>e</sup> siècle.) D'autres foires ne se développeront que beaucoup plus tard, sous l'influence bénéfique de quelque saint local (St CORNEILLE à CAMORS, St HERBOT près de HUELGOAT, St MAGLOIRE à CHATELAUDREN) ou encore dans le sillage de pèlerinage (Notre Dame de la Cour en LANTIC) Toutefois, on le sait, le culte de la Vierge ne prendra son essor en Bretagne qu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

Force nous est d'admettre pour certains points de rassemblement, des origines plus lointaines. La légende qui entoure le site du MENE-BRE est d'ailleurs assez significative pour retenir notre

# EN LA LANGUE BRETONNE...

EN LA LANGUE BRETONNE

Paroles & Musique de : JEAN LE FLEM  
( Druide / I\KER OWL )

Bluette-Mélodie      Doux et modéré

Chant

1er Couplet

En la lan-gue bre-ton-ne J'ai-

me par-ler sou-vent --- En son ac-cent ré-son-ne Comme un é-cho du

vent --- Que par les soirs d'an-ton-ne Vers moi por-te l'au-tan ---

A-vec le ciel qui ton-ne Et le flot dé-fer-lant sur la ri-ve bre-ton-ne

Al segno (2me c.)

Rall-----

8<sup>va</sup> *Alta* (ad lib)

Ed. \*

I  
En la langue bretonne  
J'aime parler souvent  
En son accent résonne  
Comme un écho du vent  
Que par les soirs d'automne  
Vers moi porte l'autan  
Avec le ciel qui tonne  
Et le flot déferlant  
Sur la rive bretonne.

IV  
En Breton (je le clame)  
A ma Belle j'écris  
Pour lui dire ma flamme  
Lui conter mes soucis  
Bientôt les accordailles  
Viendront sceller les vœux  
Qui par les épousailles  
Nous uniront tous deux  
S'il plaît à Notre-Dame!

VII  
Daigne la Providence  
Épargner les Bretons  
Qui défendent la France  
Sur de multiples Fronts  
Que de modestes tombes  
De croix de bois parées  
Emaillent forêts cœmbes  
Bien loin des monts d'Arrée  
Et des côtes de France!

II  
En breton je chantonne  
Nos airs les plus touchants  
Gwerziou et douces sonates  
(Jolis couplets d'autan)  
C'est en breton encore  
Qu'évoquant le passé  
Des héros que j'honore  
Je vois les noms tracés  
Dans le ciel qui moutonne.

V  
Que ne suis hirondelle,  
Ramier, oiseau de nuit  
Volant à tire-d'aile  
Au ciel de mon Pays?  
Que ne suis-je oiselle  
Rais de soleil qui luit  
Sur clocher de dentelle  
Au cœur de ma Patrie  
Que Bretagne j'appelle?

IX  
ENVOI  
Quand je rendrai mon âme  
A Dieu le Saint-Esprit  
Faites que l'on proclame  
En breton ce qui suit:  
"Sauf en langue bretonne"  
(Saint-Pierre l'a prescrit)  
"Ne confie à personne"  
"La chef du Paradis"  
"De la race bretonne!"

III  
En breton ma Patronne  
Je prie dévotement  
Pour que si Dieu l'ordonne  
Je sois heureux longtemps  
En invoquant Marie  
Mère-Dieu des Bretons (1)  
Je sens qu'elle est ravie  
De les savoir si bons  
O l'exquise Madone!

VI  
Chante! Chante! Bretagne!  
Berce mes jeunes ans!  
Que ta voix m'accompagne  
Delà les océans!  
Que le Dieu tutélaire  
Qui régit les destins  
Fortifie et éclaire  
L'âme de tous les tiens  
En ta langue Bretagne!

VIII  
A la Palud Sainte-Anne  
A Auray suis allé  
Jurant "que Dieu me damne"  
Si Breton ne restais  
Si oubliant la langue  
Des aïeux vénérés  
J'acceptais comme cangue  
A l'instar des Tarés  
De renier Sainte-Anne!

(1) Mère-Dieu:  
en anglais: God-Mother; Marraine

## LES HOMMES — LES IDEES — LES LIVRES

CHRONIQUE D'ABROC'HELL

Tout d'abord, c'est pour nous un agréable devoir de signaler la parution d'une ANTHOLOGIE poétique présentée et commentée par Suzanne GONNEL sous le titre "LUMIERE OCCIDENT". L'ouvrage commente, explique et raconte la vie et l'œuvre des poètes du siècle passé et à cheval sur notre siècle. Nous sommes reconnaissants à Suzanne GONNEL dont le dévouement à notre cause poétique est infini et elle l'a prouvé de nous avoir ressuscité des poètes souvent ignorés du grand public et qui méritent mieux qu'un honorable souvenir, voire un oubli. Nous reviendrons plus longuement sur ce beau livre.

— Voici un charmant poète, Christian de MIOMANDRE qui vient de publier aux Editions des Ecrivains réunis, à Lyon, "PENSEES ET JOUVENCELLES". Nous tenons à dire tout le plaisir que nous avons eu à lire ces lais moyenâgeux, véritables joyaux de Cours d'Amour sous une forme gracieuse et quelque peu tarabiscotée ainsi qu'il sied à ce genre, avec des images parfois rudes, mais que l'on admet à la réflexion. Ce petit ouvrage, exempt de tout rationaliste desséchant est enchanteur:

*"J'ai donné la fleur à deux femmes  
J'attends celle qui veut aimer..."*

Nous retrouvons encore Christian de Miomandre dans la collection la "Tour de BABEL, avec "PLAINT-CHANT". D'un ton plus grave que le précédent, tout en célébrant la douceur du paysage de sa naissance qui séduisit aussi le grand Elégiaque de Saint-Point, il se souvient se chercher et va enfin fixer l'amour:

*"La vie est belle à qui reçoit l'humble puissance  
de retrouver les pas perdus de son enfance  
dans le ravin où croît le lys parmi les fleurs..."*

Nous voici entrés de plein pied dans la collection dirigée de Bruxelles par Andre LEGIER. Emigré de la cité des dentellières pour la capitale belge où il est toujours et plus que jamais au service de la poésie, Andre Légier qui possède toute notre estime pour cette carrière difficile mais si attirante, nous a fait parvenir son dernier florilège d'édition.

De Louis Gérard ADINEAU, voici "SAGESSE DU SOIR" qui n'est pas un vain mot. Ce titre trouve une explication dans le cours d'une vie ardemment vécue dans toutes les parties du monde. Aujourd'hui, au soir de cette existence, revenu au pays natal, il revêt en rêve son long passé au cours duquel il a été sollicité par tous les devoirs humains. Un sentiment d'équilibre ressort de la lecture de ce memento que l'on voit avec plaisir soumis aux lois de la vraie poésie.

Avec Suzanne BROUSSE-LAMOLE, "CHALEUR DU SON-GE", nous voici revenus à l'inspiration féminine pleine de trésors occitans. Sous des formes diverses, mais toujours riches de personnalité, il y a chez la femme un élan vers l'amour, objet et fin de toute existence: "Pourquoi faut-il aimer si l'amour n'est qu'un rêve,  
Et qui s'évanouit parfois dans les sanglots..."

Pierre d'URSEL dans ses "BOULEVERSEMENTS INTERIEURS" nous livre ses impressions et en tire quelquefois une philosophie quelquefois désabusée:

*"Laisse mon cœur bercé de vagues somnolences,  
La voix intérieure à déjà répondu,  
Tous les mots de l'amour conduisent au silence,  
Tout ce que le cœur donne est à jamais perdu".*

N'est-ce pas plutôt un objet incessant de recherches?

Roland LE CORDIER pour son "PASSAGE DES HOMMES" est prix Interfrance de Poésie.

PASSAGE, DES HOMMES et TRAVERSEES, trois chapitres que montre le poète qui a considérablement vécu. Il cherche la vérité. Il est souvent désabusé:

*"Il n'attend rien du monde auquel il donna tant  
Mais son âme offre à Dieu de semer en chantant  
Des graines de Paradis et des fleurs de prière".*  
C'est la quête essentielle du poète ici bas.

Voici "TOUS DIEUX ETEINTS", de Adelin Pierre DOHET, prix Inter-France de poésie à titre posthume. Préfacé par Albert

GUISLAIN, de l'académie de Belgique qui nous présente le poète très timide, qui exerça son métier dans l'enseignement comme un véritable sacerdoce, et qui portait à sa mère un véritable culte:

*"Ma mère est née ainsi que la lumière pure  
Dans l'engendrement d'une aube sans rosée..."*

*"Cela n'empêche pas ceci - qui me trouble à l'extrême:  
Ma mère est morte en l'abandon des pluies de mars,  
Entre les bras de la fidélité chrétienne..."*

Et le poète se cherche... privé du secours maternel, il erre ici-bas comme un déraciné.

Sombre destinée qui méritait d'être tirée de l'oubli.

De Julien FORTEZ, "D'AMOUR, DE GUERRE ET D'HUMOUR" nous apporte des croquis toujours très séduisants de la vie du poète. Sur un ton parfois badin et rieur, il persifle volontiers certains travers qu'il a aperçus. Mais il sait aussi être tendre. Bref, ce volume sans grandes prétentions est charmant et bien venu. tous ces tableaux d'une existence qui se veut fantaisiste se lisent avec grâce et facilité.

Elie OLIVIER avec "MAMAN" célèbre en versets la plus belle des missions que la femme assume avec la maternité.

"Oh! l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie"

a dit Victor Hugo, c'est le cas de Elie Olivier. De charmants tableaux des ardeurs enfantines, et le souci de la mère penchée sur l'enfant nous sont présentés avec grâce. Je recommande particulièrement "LA PRIERE":

*"L'enfant joint les mains avec spontanéité"*

Et il accomplit tout naturellement le devoir dû à Dieu.

Voici un livre qui plaira à tous les amateurs de contes populaires. Puisé aux sources de la Flandre, Maurice VANBERKEL avec "MALIN COCHON ET LES ANGES" dans les milieux maritimes de Dunkerque et des environs. MALIN COCHON appartient à la grasse tradition flamande, auberge fumeuse, pots de bière, le tout bon enfant. LES ANGES GARDIENS nous donnent parfois un goût de satire si plaisant au pays de ces dames aux chapeaux verts.

Voici encore une ANTHOLOGIE DE POEMES due à l'Académie Vauclusienne des Amis de Pétrarque, dirigée par le poète de l'Isle sur Sorgue Ludovic Bernero qui figure au milieu des poètes Méditerranéens qu'il a rassemblés autour de lui. Nous en reparlerons.

Mais Jean MARKALE nous a adressé une livraison des *Cahiers du Sud* intitulée "ROME ET L'EPOPEE CELTIQUE". Il a essayé, grâce à des textes d'auteurs romains d'établir la prédominance celtique qui fut combattue par Rome et enfin asservie grâce à la conquête de César et à la romanisation qui s'en suivit. Les Armoiries ne purent jamais accepter sans résigner. Il n'omet pas de dire avec quelles précautions il faut lire ces textes souvent défigurés par un patriotisme soumis aux lois de l'Urbs à laquelle ils appartenaient. Mais il est possible de faire le point à présent des erreurs et des exagérations de ces auteurs qui n'en ont pas eu néanmoins le mérite de nous dévoiler les mystères de l'organisation des cités celtiques qu'aucun texte sûr ne nous fait pénétrer, puisque la tradition chez nos ancêtres était presque toujours orale. Mais il est troublant de considérer que nos ancêtres ont fait trembler souvent l'altière cité. S'ils avaient été aussi cruels que les Romains, il est probable qu'ils auraient été plus heureux qu'Hannibal.

Les revues nombreuses sont remises à un prochain numéro. (à suivre)

**On nous COMMUNIQUE**- La Légion violette, journal de l'Association Culturelle des Palmes Académiques, annonce pour le début de 1961 l'ouverture du GRAND PRIX DU SONNET. Nous trouvons au Jury Madame George Day et MM André Berry, Pascal Bonetti, Pierre Grosclaude, Guillot de Saix, Aimé Blanc, etc. Nombreux Prix et envoi gratuit à chacun des concurrents des œuvres laurées, éditées en élégant recueil. Renseignements et règlement du concours envoyé contre enveloppe portant adresse et affranchie à 0,10 NF à: La Légion Violette à Fontenay-sous-Bois Seine